

01
12

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

JOYCE G. BROMFIELD

Reader en français
à l'Université Ahmadu Bello,
Zaria, Nigéria

DE LORENZINO DE MÉDICIS

A LORENZACCIO

ÉTUDE D'UN THÈME HISTORIQUE

1972

LIBRAIRIE MARCEL DIDIER

15, rue Cujas - PARIS-V*

JOYCE G. BRONFIELD

Professor of English
University of Toronto, Canada
Toronto, Ontario

DE LORENZINO DE MÉDICIS
A LORENZACCIO

A LORENZACCIO

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

756

802

33633

(64)

LIBRAIRIE MARCEL CHENET

DL • 26 12 1972 - 25064

DE LORENZINO DE MEDICIS
A LORENZACCIO

JOYCE G. BROMFIELD

Reader en français
à l'Université Ahmadu Bello,
Zaria, Nigéria

DE LORENZINO DE MÉDICIS

A LORENZACCIO

ÉTUDE D'UN THÈME HISTORIQUE

1972

LIBRAIRIE MARCEL DIDIER

15, rue Cujas - PARIS-V*

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

JOYCE G. BROMFIELD

Professeur de Littérature
à l'Université d'Albany
État de New York

DE LORENZINO DE MÉDICIS

A LORENZINO DE MEDICIS

ÉTUDE DE LITTÉRATURE HISTORIQUE



© Librairie Marcel Didier, Paris 1972
Imprimé en France

A mon mari,
qui a patiemment supporté la présence de
Lorenzino, rival fantôme mais exigeant.

PRÉFACE

Les rapports entre la littérature et l'histoire sont souvent malaisés. D'une part, l'historiographie, du moins depuis le XIX^e siècle, aspire à l'objectivité et se méfie de l'écriture, du style, où perce la subjectivité de l'écrivain, lequel sait bien d'ailleurs, que l'acte même de présenter, d'ordonner, de composer, le récit historique, trahit en quelque mesure la vérité des faits. D'autre part — et c'est l'aspect des rapports qui va nous concerner ici — la littérature historique, c'est-à-dire celle qui cherche dans l'histoire son inspiration et sa matière, comporte des problèmes spécifiques, sans toutefois constituer un genre littéraire à part.

Le problème fondamental reste évidemment celui de la vérité historique et de l'invention ou de l'imagination de l'auteur. Comment écrire un ouvrage littéraire qui sera fidèle à l'esprit d'une époque passée aussi bien qu'aux événements, et garder pourtant la liberté d'inventer et d'imaginer — de créer, en somme ? Ne vaudrait-il pas mieux se consacrer directement à l'historiographie ? Par ailleurs, si, tout en s'inspirant du passé, on n'est pas fidèle à l'histoire, à quoi bon se tourner vers le passé ? Pourquoi ne pas écrire un ouvrage d'inspiration contemporaine, moderne ? Pourquoi mélanger le fait et la fable ? Enfin, la simple résurrection du passé intéresse-t-elle le public moderne, s'il n'y trouve rien qui le concerne directement ?

Sans remonter jusqu'à Aristote ou à Corneille, qui traitent le problème dans le contexte de l'esthétique classique, nous trouvons la conscience la plus aiguë de ces questions chez les écrivains de l'époque romantique, au moment de la plus grande gloire de la littérature d'inspiration historique, au moment

où, nourrie de connaissances sûres et détaillées, douée du sens de la perspective du passé, elle devient vraiment historique. Mais la plupart des auteurs ne résolvent pas le dilemme. Manzoni, par exemple, qui est pourtant un des plus grands praticiens du roman et du drame historique, renonce, et condamne le roman historique précisément en tant que genre bâtard, ni tout à fait vrai, ni tout à fait imaginé.

En France, on connaît les opinions exprimées par Vigny dans ses *Réflexions sur la Vérité dans l'Art*, et sa disposition à sacrifier les faits à ses théories politico-sociales. Cinq-Mars en souffre. On sait combien superficiels sont le sens historique et la « couleur locale » dans les drames et dans les premiers romans historiques de Victor Hugo (plus tard, avec *Les Misérables* et *1793*, sujets tirés d'une histoire plus récente, il réussit mieux à concilier vérité et imagination). Rappelons enfin que, pour Dumas père, l'histoire n'était qu'un clou auquel il accrochait ses tableaux. Pour tous ces écrivains, romanciers ou dramaturges, l'histoire n'est qu'un prétexte pittoresque ou politique, à traiter avec désinvolture.

Pour d'autres, — un Mérimée, un Vitet — la vérité historique est une fin plutôt qu'un moyen, et on peut trouver avec L. Maïgron que *La Chronique du Règne de Charles IX* représente le sommet de l'art du roman historique en France, par « la préoccupation exclusive de fidélité » — sommet peu attrayant, pourtant, dont les personnages et les événements nous touchent peu. Mérimée réussit sans heurts et sans contradictions le mélange de fait et d'invention, mais il n'a rien à nous dire. La leçon d'histoire ne nous apprend rien. Comme son ami Vitet qui renonce à transformer en drames ses « scènes historiques », Mérimée se résigne « à exciter moins vivement l'intérêt pour copier avec plus d'exactitude ».

La solution du problème fut trouvée, sans théories et sans préfaces, par Alfred de Musset dans *Lorenzaccio*. Œuvre originale s'il en fut, et pourtant d'une fidélité historique exceptionnelle, la pièce garde encore un vif intérêt pour le lecteur ou le spectateur moderne. Ici, nous voulons tracer l'histoire de cette réussite, non à travers le développement du drame et du roman historiques en France — la tâche serait trop énorme — mais à travers l'histoire du sujet, c'est-à-dire à travers les faits historiques et les précédentes versions littéraires de l'histoire de Lorenzino de Médicis.

Aborder *Lorenzaccio* par Lorenzino peut paraître une méthode inattendue. Nous croyons qu'elle se justifie, en éclai-

rant la grandeur et la nature de la réussite de Musset d'un jour peut-être nouveau. On sait depuis longtemps que Lorenzaccio est un grand drame : on sait moins que c'est le meilleur traitement d'un thème déjà essayé par plusieurs auteurs de talent. Et c'est seulement en abordant le drame par le thème que nous pouvons apprécier Lorenzaccio en tant que drame historique.

C'est donc une étude de thème historique que nous entreprenons, mais une étude un peu spéciale, dans la mesure où elle n'est pas gratuite, mais destinée en grande partie à éclairer une œuvre particulière. Une telle étude exige d'abord, évidemment, une connaissance détaillée des faits historiques, tels qu'ils se dévoilent à travers les récits des historiographes, ainsi qu'un examen préalable des divers points de vue, des détails, et des incidents secondaires, que ceux-ci indiquent dans leur récit. Cet examen nous permettra ensuite d'aborder les versions littéraires, d'en identifier les sources, et ainsi de distinguer l'apport original de l'écrivain d'avec la matière puisée chez les historiens. Une telle distinction relève déjà de la critique littéraire, puisqu'elle nous mène inévitablement à étudier la manière dont les auteurs se servent des sources, à constater la part de l'invention, du génie propre de l'écrivain, et la part qui peut être due aux influences extérieures — littéraires, politiques, ou sociales.

Car on ne saurait étudier un thème historique en vase clos. A tout moment, les écrivains qui le traitent seront plus ou moins conditionnés par les idées et les modes de leur temps, et par les influences littéraires qu'ils auront subies. Nous devons donc chercher autant que possible à situer chaque auteur dans son contexte personnel et historique, et à identifier les souvenirs de lecture qui surgissent chez lui au moment d'écrire, et qui peuvent influencer, autant que la source historique, sa façon de concevoir les personnages et les faits du thème. A cet égard, nous verrons que les thèmes apparentés à celui de Lorenzino de Médicis jouent un rôle particulièrement intéressant dans notre étude. Enfin, toute étude de cette espèce suppose une certaine méfiance envers les rapprochements faciles et un certain doigté dans le traitement des sources et des influences. Au lecteur de juger si nous répondons à son attente à cet égard. Notre plus grand espoir, c'est que cette étude puisse porter un démenti aux reproches formulés à l'endroit des études de thème, accusés souvent de ne pas con-

duire à comprendre une œuvre littéraire, et de rester des travaux de pure érudition.

Nous voulons remercier Monsieur Jacques Voisine de l'Université de Paris III, de ses conseils et de sa lecture attentive du manuscrit, ainsi que de nous avoir signalé les ouvrages de Monsieur Raymond Trousson sur les problèmes de la thématologie. Nos remerciements vont aussi à Monsieur A.M. Boase, qui continue de s'intéresser à ses étudiants, même très anciens, et à Madame M.M. Gavin, qui a lu une partie du manuscrit et nous a rassurée sur notre aptitude, après plusieurs années de séjour en Afrique noire anglophone, à écrire encore un français correct. Enfin, n'oublions pas les étudiants nigériens auditeurs de cours sur Lorenzaccio qui étaient en pleine évolution et manquaient donc parfois de netteté.

INTRODUCTION

« ...vides quot conati sint Principes occidere, nec potuerint: alij etiam, cum occiderint, evaserunt. E quibus tres nunc numerantur, Laurentius Medices, qui Alexandrum Florentiae Principem occidit, qui etiam Caesaris, quod maius est, gener erat...

Igitur Laurentius Medices, cum diu (ut coniectura assequi licet) Alexandri (ut ferunt) iustissimi Principis mortem moliretur, essetque illi affinis, damnatum primo quendam ad mortem, indulgentiâ Principis liberat : Inde, illum edocet, se cum aulico inimicitias gerere, habereque in animo, ut oblata occasione illum occidat : habebat hic domum propinquam Principis domui, in eam seu affinitatis securitate, seu mulieris consuetudine, Ducem cum corporis custodibus per noctem deduxerat : consulto vero, frequenter miscebat ludos, pugnas, clamores, contentiones, iurgia : inde, accedentibus satellitibus, risus oboriebatur, agebat autem haec, ne si quando in scelere occurrisset strepitus, accurrerent corporis custodes : Inde, cum urbs clausa in nocte haberetur, ad Episcopum, qui claves retinebat (deducto prius ad domum suam principe) pergit, claves postulat, equosque cursores, ut fratrem aegrotantem, qui in villa erat inviseret, confictis etiam ad hoc, ut puto, litteris (nam frater valebat). Igitur rediens ad Principem in eius lecto cubantem, cum quasi obiter, ensem illius (ne evaginari posset) involvisset, servum tunc alloquitur, facinus detegit ; ille facinus patrare se negat, affuturum tamen auxilium, si vel ille exurgat, vel impediatur ab aliquo : ianua domus oclusa erat, peragit facinus ; cum ille clameret, manum ori apponit, mordicus ille digitum proditoris apprehendit, sed vulnerum atrocitate, linquitur animo, ac moritur : exit e domo, obligato digito equos paratos invenit, portam

urbis apertam cum servo egreditur, ac servat se : et nunc apud Turcas est. » (1).

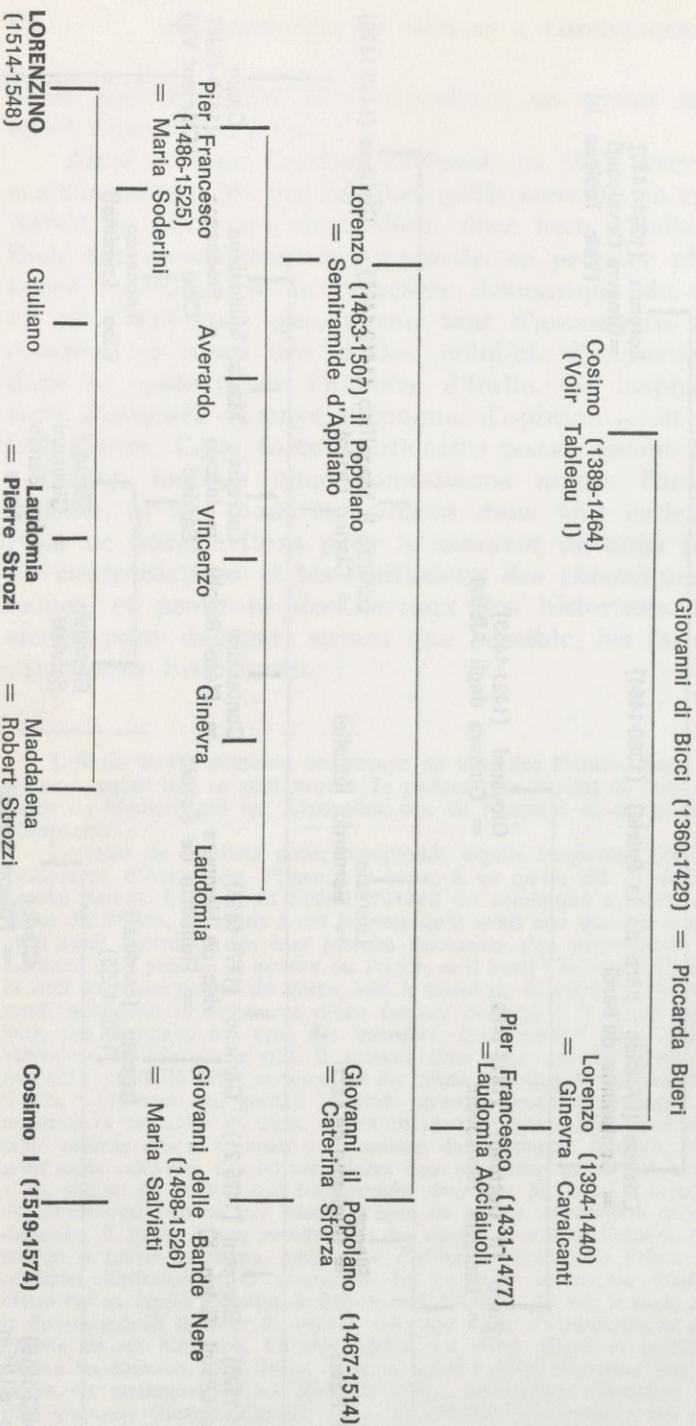
Ainsi Jérôme Cardan, écrivant en 1537, avertit les princes contemporains des dangers qu'ils courent, en rapportant le forfait de Lorenzino de Médicis, dont toute l'Italie retentissait. Bien que concis jusqu'à l'obscurité, ce premier récit imprimé laisse transparaître le caractère dramatique du crime, mais on peut s'étonner que, parmi tant d'assassinats dramatiques commis au cours des siècles, celui-ci, d'importance minime dans le contexte de l'histoire d'Italie, ait inspiré toute une suite d'auteurs de pays, d'époque, d'opinion — et de talent — très divers. Cette fortune littéraire paraît moins inexplicable, pourtant, lorsque nous connaissons mieux l'assassin et sa victime, et que nous les situons dans leur cadre historique. Pour ce faire, évitons pour le moment de nous plonger dans les contradictions et les confusions des chroniques contemporaines, et profitons des travaux des historiens de plusieurs siècles pour dégager, autant que possible, les faits et les circonstances historiques.

1. Vous voyez combien ont essayé de tuer des Princes, mais n'ont pas pu : d'autres, ayant tué, se sont sauvés. Je parlerai maintenant de trois de ceux-ci. Lorenzo de Médicis, qui tua Alexandre, duc de Florence et, qui plus est, gendre de l'Empereur...

Lorenzo de Médicis donc, complotait depuis longtemps (on peut le croire) l'assassinat d'Alexandre, Prince très juste, à ce qu'on dit. Il était d'ailleurs son proche parent. Lorenzo fit libérer d'abord un condamné à mort, grâce à l'indulgence du Prince, et apprit à cet homme qu'il avait une querelle avec un courtisan, qu'il avait l'intention de tuer lorsque l'occasion s'en présenterait. La maison de Lorenzo était près de la maison du Prince, et il avait l'habitude d'y conduire le Duc la nuit avec ses gardes du corps, soit à cause de la confiance inspirée par la parenté, soit pour le commerce d'une femme. Souvent il y faisait naître exprès des jeux, des combats, des cris, des querelles, des disputes, puis, lorsque les gardes arrivaient, il éclatait de rire. Il agissait ainsi pour que les gardes n'accourussent pas s'il y avait du bruit au moment du crime. Lorsque la nuit enveloppait la ville, il alla à l'Evêque qui gardait les clefs (ayant d'abord accompagné le Prince à sa maison), et demanda les clefs, et des chevaux de poste, afin de rendre visite à son frère malade qui se trouvait à sa maison de campagne. Il avait, je crois, préparé pour cette occasion des lettres feintes (car son frère se portait bien). Il retourna alors auprès du Prince, qui était couché dans son lit, à lui, Lorenzo, et quand il eut enveloppé, comme par hasard, l'épée du Prince de manière qu'on ne puisse la dégainer, il parla à son serviteur et lui révéla le crime. Celui-ci refusa de commettre le crime lui-même, mais offrit d'aider Lorenzo si le Prince se levait ou si quelque empêchement se produisait. La porte de la maison était fermée, et le crime fut accompli. Lorsque le Prince cria, Lorenzo lui mit la main sur la bouche : le Prince mordit le doigt du traître, mais son esprit l'abandonna et il mourut de la gravité de ses blessures. Lorenzo pansa son doigt blessé et quitta la maison. Il trouva les chevaux prêts, passa la porte ouverte de la ville avec son serviteur, et se sauva. Et maintenant il est chez les Turcs. Hieronimus Cardanus - *De Sapientia libri quinque*, Genève, Chouët, 1624, pp 259-260. L'ouvrage a été publié en français à Paris en 1661, mais nous n'avons pu consulter la traduction.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES MÉDICIS

II. BRANCHE CADETTE



Lorenzo de Médicis (2), fils aîné de Pierre François de Médicis et de Marie Soderini, naquit à Florence en 1514. Son père appartenait à la branche cadette de la famille — cette branche qui au xv^e siècle avait pris le nom de « popolani », par sympathie pour la cause républicaine. La mère, Marie Soderini, appartenait à une famille résolument républicaine. La jeunesse de Lorenzo reste obscure, mais dès l'âge de 13 ans, il dut voyager de ville en ville, suivant les vicissitudes de la famille des Médicis, exilée de Florence à partir de 1527. Ils étaient quatre jeunes Médicis en exil (3) ; deux de la branche aînée — Hippolyte, futur cardinal et fils bâtard de Julien duc de Nemours ; Alexandre, le futur duc de Florence, fils bâtard de Laurent duc d'Urbin, ou plutôt, murmurait-on (et les événements ultérieurs semblent le confirmer) du cardinal Jules de Médicis, qui devint en 1523 le pape Clément VII — et deux de la branche cadette — Côme, fils du grand condottiere Jean des Bandes Noires, et notre Lorenzo. La petite Catherine, fille légitime de Laurent d'Urbin et future reine de France, restait à Florence aux bons soins des religieuses. Puisqu'elle était le seul rejeton légitime de la branche aînée, on conçoit que les représentants de la branche cadette, jusqu'ici éloignée du pouvoir, aient formé des espérances — et Lorenzo était leur aîné. Mais son père ne s'était jamais distingué dans la vie publique, tandis que le père du petit Côme avait été un capitaine illustre et adoré ; d'où, vraisemblablement, rivalités et ambitions qui un jour risquaient de se trouver en conflit.

Le jeune Lorenzo possédait une vive intelligence et montrait un fort penchant aux études humanistes, qu'il devait garder toute sa vie (4). Cependant, il fait son entrée dans l'histoire par une bizarrerie. A Rome, il était devenu disciple de Philippe Strozzi (banquier bon viveur que nous retrouverons) et favori du pape Clément, ce qui indique que ses habitudes n'étaient plus exclusivement studieuses. Puis un beau matin on trouva des statues de l'arc de Constantin décapitées ; Lorenzo était, paraît-il, coupable de ce crime de lèse-antiquité. Malgré l'intervention du cardinal Hippolyte de Médicis en sa faveur, le pape le chassa de Rome sous peine de mort, et Lorenzo retourna à Florence, auprès du duc Alexandre.

2. Il signe ses lettres « Lorenzo », sans diminutif, et la plupart des chroniqueurs l'appellent ainsi.

3. Voir la généalogie des Médicis aux pages 15 et 16.

4. Il est auteur, non seulement de l'*Apologia* que nous allons voir, mais de quelques poésies lyriques et de l'*Aridosia*, une des meilleures comédies italiennes du 16^e siècle.

Car depuis 1530, Florence n'était plus une république, et les voyages inquiets des Médicis avaient fini par un retour triomphal, grâce aux troupes impériales et à la diplomatie du pape Médicis. Et avec la république florentine s'était éteinte la dernière lueur de l'indépendance italienne. Nous sommes à un tournant de l'histoire d'Italie. Le long combat mené depuis 1494 par Français et Espagnols pour l'hégémonie dans la péninsule touchait à sa fin, et sauf Venise, qui s'était toujours tenue quelque peu à l'écart des affaires italiennes, toute l'Italie dépendait désormais, plus ou moins directement de l'empereur Charles-Quint. Avec plus de quatre siècles de recul, cette emprise des grands états unitaires sur un pays divisé peut paraître inévitable. Elle devait en effet durer jusqu'au XIX^e siècle. Mais les petites principautés et les états-cités italiens ne se sentaient nullement anachroniques, et d'ailleurs les anachronismes ont parfois la vie dure — la république de Venise suffirait à le prouver. Aux yeux des hommes du XV^e siècle, la situation n'avait rien de définitif ni d'inéluctable. Les Florentins surtout, qui avaient succombé les derniers à la puissance impériale, et qui avaient maintenu leur tradition républicaine pendant tout le temps de la seigneurie des Médicis, jusqu'au point de chasser la famille dominante à plusieurs reprises, n'étaient pas près de croire que la perte de leurs libertés fût irréversible. A défaut de se libérer seuls, ils attendaient le secours de la France, leur alliée traditionnelle. Mais en attendant, Florence, ravagée par onze mois de siège, se trouva soumise au bâtard Alexandre de Médicis.

Alexandre aimait trop les femmes, comme ses contemporains François I^{er} et Henri VIII, mais ce n'était pas le monstre décrit par ses ennemis. On loue à l'unanimité son administration de la justice, du moins dans les premiers temps de son règne. Les mesures qu'il prit pour contrôler la spéculation sur le prix du blé à Florence étaient nécessaires et bien conçues. Bâtard, il l'était ; fils d'une Maure, peut-être. Il fit tuer sa mère, pour en finir avec ce souvenir de ses basses origines ? — Ce n'est pas prouvé. Il fit empoisonner son cousin le cardinal Hippolyte qui visait à le remplacer à Florence ? — rien n'est moins sûr (5). Mais on pardonne tout aux verts-galants bien

5. On a souvent condamné le pauvre Alexandre sur la foi du portrait (école de Bronzino) du Museo Mediceo à Florence, qui nous présente une espèce d'avorton mulâtre. Pourtant, l'iconographie d'Alexandre a été entièrement révisée depuis 1913 ; v. l'article de F.M. Clapp : *Un Ritratto di Alessandro de Medici...* dans *Rassegna d'arte* XIII, n° 4, pp 63-66.

aimés, rien aux débauchés impopulaires, et Alexandre était impopulaire. Ange ou diable, tout duc l'aurait été, imposé à l'orgueilleuse Florence par les étrangers. Les aristocrates surtout, membres des grandes familles de marchands et de banquiers, n'aimaient pas voir ainsi officiellement consacrée la suprématie des Médicis sur les Strozzi, les Pazzi, les Capponi, les Rucellai — dans la personne d'un bâtard, par-dessus le marché. Parmi eux, Philippe Strozzi, l'homme le plus riche de l'Italie, qui avait d'abord appuyé Alexandre et qui était loin de favoriser un retour au gouvernement républicain, devint peu à peu l'ennemi capital du duc. Par ses richesses, par son caractère de bon vivant lettré, meneur de la jeunesse et père d'une famille nombreuse et brillante (qu'il avait eue, d'ailleurs, d'une Médicis), Philippe était l'homme le plus influent de la ville. Mais après l'arrestation de son fils aîné, le fougueux Pierre, soupçonné d'avoir blessé Julien Salviati, intime d'Alexandre, Philippe ne tarda pas à suivre en exil son fils, libéré mais furieux, et à devenir le chef des bannis, républicains et mécontents de toute espèce. Il était déjà parti en exil lorsque sa fille Louise, la victime des propos déshonorants de Julien Salviati qui avaient précipité la querelle avec Pierre Strozzi, mourut empoisonnée dans des circonstances mystérieuses.

Tant par le prestige de leur nom que par leur puissance financière, et bien que la conduite politique de Philippe restât toujours ambiguë (6), l'appui des Strozzi apportait un renfort très considérable aux bannis, et leur inimitié représentait un danger sérieux pour Alexandre. Tout aussi dangereux était son cousin, l'ambitieux cardinal Hippolyte, qui se croyait — peut-être à bon droit — plus digne qu'Alexandre d'exercer le pouvoir suprême, et qui ne cessait de tramer des complots contre lui. Derrière les Strozzi et Hippolyte se profilait la puissance de François I^{er}, désireux de ramener Florence à l'alliance traditionnelle avec la France, et d'en priver son grand rival Charles-Quint (7). Pourtant, l'opposition à Alexandre, dans la ville comme à l'extérieur, s'exprimait plutôt en paroles qu'en action. Les bannis étaient divisés ; les citoyens plus ou

6. Après l'assassinat d'Alexandre, il ne voulut pas marcher sur Florence, ce qui amena une dispute entre lui et son fils Pierre. D'ailleurs, sa correspondance avec François Vettori, avant et après le meurtre, le montre prêt à considérer un retour possible à Florence, même sous le règne d'un Médicis.

7. Les Strozzi avaient une succursale de leur banque à Lyon, et avaient prêté de l'argent à François I^{er}. Pierre, d'ailleurs, était déjà au service du roi François avant 1537, selon Segni, un des chroniqueurs.

moins désarmés (8), et intimidés par une garnison de troupes étrangères.

Mais nous anticipons : Lorenzo, arrivé à Florence, s'attacha au duc et devint son compagnon inséparable, un peu son bouffon, et, dit-on, son espion auprès des bannis, et son entre-metteur auprès des femmes de toute espèce, religieuses comprises. Cependant, sa conduite restait parfois bizarre. Il déroba la cotte de mailles d'Alexandre et la jeta dans un puits. C'était en 1535, à Naples, où duc et bannis présentaient leur cas devant l'Empereur, qui jugea en faveur du duc, et projeta de lui donner en mariage sa fille naturelle. A la même occasion, lorsque bannis et partisans du duc se mêlaient et se disputaient dans les rues de Naples, Lorenzo fut accusé par Pierre Strozzi d'avoir dit souvent qu'il voulait débarrasser Florence du tyran. Mais lorsque l'accusation arriva aux oreilles du duc, Lorenzo se justifia en disant qu'il devait faire semblant de partager les opinions des bannis, afin de gagner leur confiance, et de pouvoir ensuite rapporter leurs projets à Alexandre. Le duc fut convaincu, et Lorenzo resta le compagnon inséparable — comme nous l'apprend encore le témoignage de Benvenuto Cellini, qui trouvait les cousins souvent seuls ensemble pendant son séjour à Florence en 1536. A l'époque, Cellini préparait une médaille d'Alexandre, et demanda à Lorenzo, comme à une personne savante et du plus grand génie, de lui en fournir le revers. Lorenzo lui promit un revers « à frapper de stupeur le monde entier ». Cellini remarqua les méchants regards qu'il jetait en direction d'Alexandre, et ne tarda pas à reconnaître dans l'assassinat de l'année suivante le « revers » promis.

Nous ne saurons probablement jamais les raisons précises de l'assassinat. Une foule de circonstances ambiguës se présentent. D'abord, la conjoncture internationale — François I^{er} venait de reprendre la guerre contre Charles-Quint au Piémont. La présence française se manifestait ainsi de nouveau en Italie, et ranimait l'espoir à Florence, où, selon le chargé d'affaires de l'Empereur, « tout le peuple est plus Français que je ne suis Castillan » (9). Le moment semblait propice pour faire diversion et obliger l'Empereur à combattre sur deux fronts en réaffirmant le droit des Florentins à disposer d'eux-mêmes.

8. Le désarmement était relatif ; ils gardaient leurs épées.

9. Cité par M. François, *Le Cardinal François de Tournon*, p. 155 n.

Bien plus enchevêtrés sont les motifs personnels qui peuvent être attribués à Lorenzo. En procès avec son cousin Côme depuis de longues années, il venait de perdre, par le jugement rendu, la majeure partie de ses biens. Universellement reconnu, depuis la mort du cardinal Hippolyte en 1535, comme le successeur d'Alexandre au cas où celui-ci mourrait sans laisser d'héritiers légitimes, il venait d'assister au mariage du duc avec Marguerite d'Auriche, fille naturelle de l'Empereur. Vraisemblablement, les enfants ne tarderaient pas à naître qui excluraient Lorenzo de la succession. Et nous trouverons chez les chroniqueurs d'autres motifs possibles, ceux-là plus intérieurs — la soif de la gloire et de l'immortalité, la volonté de rétablir une réputation perdue, même — qui sait ? — le désir de rétablir la république.

Quoi qu'il en soit, en 1537, dans la nuit du 6 janvier, lorsque les Florentins fêtaient l'Épiphanie, au moment où Alexandre Vitelli, capitaine de la garde, s'était rendu en visite à Città di Castello, Alexandre fut brutalement assassiné par Lorenzo, qui s'était servi du prétexte d'un rendez-vous d'amour, soit avec sa tante Catherine Ginori, soit avec sa sœur Laudomia, pour attirer le duc dans sa maison attenante au palais Médicis. Là, ayant encouragé Alexandre à se désarmer et à se coucher en attendant la dame, Lorenzo sortit chercher son complice Scoronconcolo, repris de justice qu'il avait fait libérer et qu'il avait gardé auprès de lui pour cette circonstance. En rentrant, Lorenzo perça le duc de son épée. Alexandre saisit un escabeau qui se trouvait à côté du lit, et se défendit avec courage, et Lorenzo fut obligé d'appeler Scoronconcolo au secours. Pour retenir Alexandre sur le lit, ou pour l'empêcher de crier, Lorenzo lui couvrit la bouche de sa main gauche, qu'Alexandre mordit jusqu'à l'os. Enfin Scoronconcolo put démêler les deux corps qui luttèrent sur le tapis, et plaça bien son coup pour égorger le duc. Lorenzo ayant habitué les voisins au tapage nocturne, personne ne bougea. Les assassins purent sortir de la ville grâce à l'excuse avancée par Lorenzo, que son frère Julien était gravement malade à la villa de Caffaggiuolo, et qu'il devait aller le voir. L'évêque Marzi alla jusqu'à leur donner les chevaux de poste ! Ils s'enfuirent à Bologne, où Silvestre Aldobrandini ne crut pas leur nouvelle, puis à Venise, où Lorenzo fut salué comme « le nouveau Brutus » par Philippe Strozzi. Pendant ce temps, la disparition du duc et de Lorenzo fut remarquée par des serviteurs et rapportée au cardinal Cibo, qui fit ouvrir la chambre de Lorenzo

et y découvrit le cadavre. L'assassinat fut révélé d'abord aux seuls membres du conseil, et après bien des manœuvres douteuses, dont nous devons étudier plus tard le détail, Côme de Médicis fut élu duc de Florence.

Lorenzo passa de Venise à Constantinople, chercher le secours du Turc de la part de François I^{er}, puis séjourna à la cour de François et ailleurs en France. Sa tête mise à prix, ses biens confisqués, sa maison à Florence saccagée et en partie détruite, il menait une vie cachée et obscure, mais bien subventionnée par les Strozzi. Enfin en 1544 il retourna à Venise, où, devenu amoureux d'une dame vénitienne, il abandonna quelque peu ses précautions habituelles, et en 1548 Côme, qui avait bonne mémoire, le fit abattre par deux assassins à gages, armés de poignards empoisonnés pour plus de certitude.

Philippe Strozzi périt plus tôt. Il fut pris après la défaite de l'armée des bannis à Montemurlo en août 1537, et emprisonné dans cette même forteresse de Florence que son argent avait aidé à bâtir, où il mourut en 1538, assassiné selon les uns, suicidé selon les autres.

De toute évidence, l'intérêt de cette histoire dépasse celui du simple fait divers. Certes, le fait divers est là, dramatique, ayant pour cadre, comme tant d'autres incidents semblables, cette Italie raffinée et corrompue qui exerçait sur les contemporains une fascination où se confondaient le mépris, l'horreur et l'envie, fascination ressentie de nouveau par l'époque romantique. Mais en plus, le personnage central éveille la curiosité par son caractère ambigu. Traître ou patriote, vengeur ou ambitieux, « Brutus ou Erostate » — Lorenzo se prête à toutes les interprétations. Son acte est à la fois bien documenté et mystérieux, connu dans tous les détails et perdu dans les brumes du temps avec la clef de l'énigme de sa vie. Enfin, du point de vue politique, si l'histoire de Lorenzo est l'histoire d'un échec, cet échec aurait pu devenir une réussite. Il s'en est fallu de peu que l'assassinat d'Alexandre ne change le cours de l'histoire, au moins à Florence, peut-être même en Italie. On peut légitimement y voir une dernière convulsion de la vieille Italie indépendante et républicaine. Et si François I^{er} avait disposé de plus d'argent, si les bannis avaient été mieux organisés, si le peuple florentin avait réagi à temps... c'est un des éternels « peut-être » de l'histoire, un de ces incidents qui prêtent à rêver, un exemple frappant de ces hasards apparents qui décident du destin des peuples.

Par son intérêt dramatique, alors, par son intérêt psychologique, et par son intérêt politique, l'histoire de Lorenzo de Médicis nous offre un thème exemplaire de littérature, d'une richesse exceptionnelle, susceptible de beaucoup de développements et d'interprétations, qui nous permettront de juger comment, avec quelle fidélité, quelle pénétration, quelle compréhension, les auteurs se sont servis de la matière historique. Bien sûr, la valeur littéraire ne dépend pas de la fidélité à l'histoire. Nous verrons des auteurs emprunter à l'histoire de Lorenzo l'action d'un drame — voire d'un mélodrame. C'est centrer l'intérêt sur le fait divers. D'autres se consacreront à l'étude psychologique de Lorenzo, homme mystérieux. D'autres encore verront en lui une figure politique qui a voulu libérer, ou ruiner, sa patrie. A tous ces niveaux, le chef-d'œuvre littéraire est possible. Mais le chef-d'œuvre de littérature proprement historique sera celui qui recréera l'histoire de Lorenzo dans toute sa richesse et toute sa signification (10).

10. Dans cette introduction, nous avons cherché à esquisser seulement la biographie de Lorenzo et à l'insérer dans son cadre historique. Nous entrerons dans plus de détail lors de notre examen des chroniques. Pour qui s'intéresse à la vie de Lorenzo, les meilleures études restent celles de L.A. Ferrai, *Lorenzino de' Medici e la società cortigiana del Cinquecento*. Milan, Hoepli 1891, et de P. Gauthiez, *Lorenzaccio (Lorenzino de Médicis)*, Paris, Fontemoing 1904.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

